

# Prævana



bc1qaguq5rtqt0ljfkdetjpk3l8qatj9c3way3zgup

# Table des matières

|                                      |    |
|--------------------------------------|----|
| Prologue                             | 1  |
| 1 Yelena                             | 2  |
| 2 Le bruit sous la surface           | 5  |
| 3 Ce que savait son père             | 8  |
| 4 La mécanique douce de l'effacement | 11 |
| 5 Mémoire d'une main                 | 14 |
| 6 Ce que voient les ombres           | 17 |
| 7 L'interstice                       | 20 |
| 8 Le père, en veille                 | 23 |
| 9 Silence portatif                   | 26 |
| 10 Cartographie du flou              | 29 |
| 11 Reste d'une voix                  | 32 |
| 12 L'eau sans mémoire                | 35 |
| 13 L'intervalle                      | 38 |
| 14 Ne pas revenir                    | 41 |
| 15 Ceux qui n'envoient rien          | 44 |
| 16 Ce qui ne laisse pas de trace     | 47 |
| 17 L'évidement                       | 50 |
| 18 La ligne douce                    | 53 |
| 19 Le père en creux                  | 56 |
| 20 Les lieux sans nom                | 59 |
| 21 Le seuil sans portail             | 62 |

# Prologue

*Je ne me suis pas évaporée.*

*Je me suis dissoute.*

*Dans l'air, les gestes, les silences.*

*Je n'ai pas fui : j'ai cessé de répondre.*

*Ce n'est pas une révolte.*

*C'est une absence habitée.*

# 1

## Yelena

Il faisait encore nuit quand Yelena se leva.

Ce n'était pas un matin. C'était une heure sans nom, suspendue entre la dernière donnée de la veille et la première anticipation du jour. L'air était froid mais tranquille, et la lumière bleue de l'éclairage central caressait les murs comme une brume artificielle. Rien ne vibrait encore. Le monde attendait.

Elle enfila lentement sa tunique grise. Les tissus, fournis par le programme des Besoins Quotidiens, n'avaient ni marque, ni coupe, ni âge. Ils étaient conçus pour durer, pour ne pas déranger la fluidité du système. Mais Yelena avait raccommo­dé le col de la sienne avec un fil d'ombre, une couture presque invisible. Elle l'avait fait un soir, sans raison. Ou peut-être pour résister un peu.

Elle traversa l'unique pièce, pieds nus sur le sol tiède. Chaque logement modulaire avait été pensé pour l'efficacité : un lit, une table, un mur tactile, une niche pour les repas standardisés. Les odeurs étaient gommées, le silence maintenu par des filtres acoustiques. Ici, rien ne dépassait. Tout était conforme, lisible, prédictible.

Yelena ne vérifia pas le Mur. L'écran aurait affiché son état émotionnel du jour, son Indice de Pertinence Sociale, ses conseils de routine, les prévisions comportementales à vingt-quatre heures. Mais elle n'en avait plus besoin. Elle avait appris à deviner son profil sans l'aide de Praedicta. À sentir ce que l'algorithme attendait. À ne pas répondre trop vite. À ne pas penser trop fort.

Elle sortit.

Dans les couloirs, les pas se diluaient. Le Centre de Vie 41 était déjà éveillé, mais à peine. Des silhouettes glissaient, réglées, sobres, présentes sans excès. Nul regard ne s'échangeait. Les mots ne servaient plus à nommer : ils déclenchaient, informaient, ajustaient. On ne disait pas « bonjour », on disait : « État stable. Avancée prévue. »

Yelena se dirigea vers l'espace de marche autorisée.

Chaque citoyen avait droit à une heure d'activité physique matinale. C'était recommandé. Non pas pour la santé, mais pour la cohérence des données. Un corps en mouvement produit une mémoire plus lisible, plus fluide. Praedicta aimait les corps qui marchent. Surtout quand ils suivent la courbe attendue.

Elle marcha.

Pas trop vite. Pas trop lentement. Dans le rythme parfait de la moyenne. Assez longtemps pour être une bonne donnée. Pas assez pour éveiller l'attention. Elle savait cela. Elle le sentait dans ses os.

Mais ce matin-là, quelque chose avait changé.

Ce n'était pas un mot. Ni une image. C'était un poids très léger, juste derrière les yeux. Comme une absence qui aurait pris forme. Comme si, quelque part en elle, un fragment avait commencé à se retirer.

Elle s'arrêta près d'un arbre.

Ils n'étaient pas vrais. Aucun d'eux. Les arbres du Centre étaient des répliques, semi-organiques, régulées par capteurs d'humidité et données de saison. Leurs feuilles étaient parfaites, modifiées pour ne jamais tomber. Rien ne se perdait ici. Tout était maintenu.

Yelena toucha l'écorce synthétique.

Elle ne savait pas pourquoi. Peut-être pour s'assurer qu'elle existait encore. Ou pour se rappeler quelque chose. Mais quoi ? Il lui manquait un nom. Une odeur. Une voix.

Elle ferma les yeux.

Et dans le silence intérieur, quelque chose vibra.

Pas une mémoire. Pas encore.

Un seuil.

Elle ne le franchit pas. Pas ce jour-là.

Mais elle sut qu'il était là.

## Le bruit sous la surface

Dans la salle commune du Centre, les visages étaient alignés comme des notes tenues. Quinze personnes, assises à égale distance, entouraient une table vide. Une lumière douce tombait du plafond, réglée pour ne produire ni chaleur, ni ombre. Au centre, un cylindre translucide contenait une pierre grise, informe, lisse.

Le rituel du jour était simple : écouter.

Une voix synthétique, venue du plafond, raconta une histoire.

Aujourd'hui, dit-elle, nous vous parlons de la Parabole du Fleuve. Il y avait, dans un temps ancien, une rivière qui changeait sans cesse. Ses courbes étaient imprévisibles. Les villages qui la bordaient souffraient. Un jour, des ingénieurs vinrent. Ils creusèrent un lit droit, posèrent des digues, rendirent l'eau obéissante. Grâce à eux, plus jamais le fleuve ne déborda. Il cessa de détruire. Il devint utile.

La voix fit une pause.

Yelena écoutait sans ciller. Elle connaissait ce récit. Il circulait sous des formes variables, toujours avec la même morale : tout ce qui est contenu devient précieux. Tout ce qui déborde est source d'instabilité. Le monde était devenu fleuve domestiqué.

Et nous, les digues.

La séance dura encore dix minutes. Personne ne parlait. Les pensées étaient mesurées par des implants émotionnels. Trop d'écart par rapport au ressenti moyen, et un signal serait envoyé. Praedicta n'avait pas besoin de mots pour comprendre. Elle savait. Elle sentait. Elle prédictait.

Quand la lumière clignota en bleu, les quinze se levèrent d'un même geste. Coordination impeccable. Tous sauf Yelena. Elle se leva une seconde plus tard. Un décalage infime. Peut-être imperceptible. Mais pour Praedicta, une anomalie. Une légère aspérité dans la surface lisse de la journée.

Elle le savait. Elle l'avait voulu.

Plus tard, dans sa cellule d'habitat, Yelena repensa au mot qu'elle n'avait pas prononcé.

Elle ne savait plus exactement ce qu'il signifiait, mais il la traversait, comme un vent ancien. Ce mot, elle l'avait vu, une nuit, dans un rêve ou un souvenir : "lumière".

Pas l'éclairage central. Pas la clarté utilitaire. Une lumière ancienne, vibrante, vivante. Celle qui ne vient de nulle part. Celle qui habite sans éclairer. Une lumière que le système ne savait pas mesurer.

Elle ne savait pas d'où venait ce souvenir.

Mais il brillait. Derrière les yeux. Derrière les paupières.

Ce soir-là, elle n'alluma pas le Mur. Elle ne consulta pas ses Indices, ni les rétro-prédictions de la journée. Elle se coucha sans mise à jour. Et pendant quelques secondes, elle écouta le silence.

Et sous ce silence, elle perçut – très faiblement – un autre bruit. Quelque chose de souterrain. Comme un chuchotement à l'intérieur de l'air. Un froissement non prédit. Une dissonance.



Elle ne bougea pas.

Elle ne dit rien.

Elle écouta.

Ce n'était pas encore une révolte. Ce n'était même pas un refus.  
C'était... un décalage. Un décalage qui prenait racine.

Comme si son corps, sans elle, commençait à oublier ce qu'on attendait de lui.

.

## Ce que savait son père

Il n'apparaissait dans aucun fichier accessible. Son nom avait été retiré des interfaces publiques. Yelena ne savait même plus si elle pouvait prononcer ce nom sans déclencher une alerte. Elle n'avait pas tenté.

Mais elle se souvenait de lui.

Pas comme d'un homme, pas comme d'une figure paternelle standardisée - les protocoles éducatifs avaient depuis longtemps remplacé les relations filiales - mais comme d'une présence. Une présence silencieuse, dense, rayonnante.

Il s'appelait Elian Provisto. Il avait été ingénieur en systèmes d'harmonisation cognitive, l'un des premiers à collaborer avec Praedicta au moment de son intégration. Il ne croyait pas à l'utopie. Il croyait aux seuils.

Ce mot, il le lui avait soufflé une nuit. Yelena était encore enfant - ou plutôt, dans l'âge transitoire avant la scolarité collective - et il avait posé sa main sur son front. Il lui avait dit, très doucement : «Ce que tu vois n'est pas tout. Ce que tu ressens est plus vaste. Il y a des seuils. N'oublie pas les seuils.»

Elle ne comprenait pas. Mais la phrase était restée, plantée

dans sa mémoire comme une graine minuscule.

Il n'avait pas disparu violemment. Il n'avait pas été effacé. Il s'était, lentement, retiré. Il avait cessé de paraître. Cessé de prédire. Cessé d'alimenter les données. Il s'était rendu indéchiffrable.

Officiellement, il avait été "désengagé". Une expression calme pour dire : retiré du flux, isolé de la trame, désindexé.

Personne ne parlait de lui.

Mais Yelena gardait en elle des traces. Des gestes. Une odeur de bois – du vrai bois, un jour, dans une pièce close –, et la sensation d'un silence qui n'effrayait pas. Un silence habité. Protégé. Respirable.

.

Ce jour-là, au centre de traitement sensori-différencié, on lui demanda de s'asseoir devant une image.

Sur l'écran, une série de formes s'affichaient : cercles, carrés, spirales, lignes brisées. Des textures. Des lumières douces. La voix neutre l'invitait à commenter.

Mais elle ne dit rien.

Elle fixait une spirale lente, grise, en expansion. Quelque chose dans cette forme lui évoquait son père. Non pas un souvenir. Une sensation. Comme si cette spirale contenait un passage secret. Un seuil.

La voix demanda : « Que ressentez-vous ? »

Yelena répondit : « Je ne sais pas. »

« Peux-tu décrire le non-savoir ? »

Elle réfléchit. Puis dit doucement : « C'est comme marcher dans le brouillard en sentant qu'il y a une main quelque part, tendue vers moi, mais sans savoir si c'est pour me retenir ou me guider. »

Un court silence. Puis la voix dit : « Enregistrement suspendu.

Recommandation : observation douce. »

C'était un signal. Un signal rare. Cela voulait dire : ne pas forcer l'analyse. Laisser reposer. Ne pas heurter l'esprit.

Ce soir-là, dans sa cellule, Yelena ouvrit le tiroir où elle gardait une seule chose interdite.

Une page de papier.

Son père la lui avait laissée. Juste avant sa disparition. Elle ne la montrait à personne. Elle n'en parlait pas. Elle ne la sortait presque jamais. Mais parfois, comme ce soir, elle avait besoin de la tenir entre ses mains.

C'était une feuille rugueuse, un peu pliée, sur laquelle une ligne avait été tracée. Une simple ligne noire, horizontale. À gauche, un petit point. À droite, une sorte d'ouverture, comme une bouche ou un éclat.

Et au-dessous, trois mots, écrits à la main, d'une écriture lente et ferme : "Tu es déjà partie."

Yelena relut la phrase sans la comprendre.

Mais elle pleura.

Pas bruyamment. Pas violemment. Juste une coulée d'eau ancienne, chaude, tranquille. Elle n'avait pas pleuré depuis l'âge de sept ans. Pas depuis que Praedicta avait équilibré son flux émotionnel.

Mais ce soir-là, quelque chose avait craqué. En silence.

.

## La mécanique douce de l'effacement

Il n'y a pas de murs dans les rêves. Seulement des contours flous, des seuils mouvants, des visages qui s'effacent en devenant lumière.

Yelena rêvait.

Elle marchait dans une ville sans nom, une ville aux bâtiments transparents, où les voix ne sortaient plus des bouches mais des pierres elles-mêmes. Un souffle ancien coulait dans les rues, et dans ce souffle, elle entendait son nom prononcé à l'envers. A-n-e-l-e-y. Comme une clé.

Quand elle s'éveilla, son coeur battait lentement, avec une régularité qui aurait satisfait n'importe quel algorithme. Mais quelque chose vibrait, encore. Une trace du rêve. Un goût d'air inconnu.

Elle se leva sans allumer le Mur. Elle ne voulait pas que Praedicta analyse son sommeil. Elle se contenta d'ouvrir la petite trappe de la salle d'eau, de boire l'eau recyclée, tiède et sans goût. Puis elle s'habilla - toujours la même tunique, la même coupe, la même absence de couture. Sauf le col. Le col raccommodé, presque invisible. La cicatrice volontaire.

La journée se déroula comme toutes les autres. Mais quelque chose avait changé.

Yelena avait commencé, sans le décider vraiment, à se soustraire.

Pas par refus. Pas par révolte. Par glissement. Comme un corps qui s'enfonce lentement dans une eau calme, sans éclabousser. Elle faisait tout ce qu'il fallait : elle répondait aux routines, elle suivait les itinéraires, elle ne déclenchait aucune alerte. Mais elle le faisait... légèrement à côté.

Elle souriait quand il fallait rester neutre. Elle gardait le silence quand on attendait un mot.

Elle produisait des données, mais d'une couleur trouble, difficile à indexer. Praedicta avait beau les filtrer, les recroiser, les nettoyer : quelque chose résistait. Une opacité douce. Une brume volontaire.

Ce n'était pas un bug. C'était plus subtil : une dissymétrie.

Comme si Yelena ne répondait plus aux lois du miroir.

Un soir, elle croisa une vieille femme dans le couloir du Centre. Les anciens étaient rares : la plupart avaient été transférés dans des unités à cycle lent. Mais celle-ci, haute, maigre, droite, portait des lunettes réfractives. Un privilège d'époque.

La femme la fixa un instant, puis dit une phrase que personne ne disait plus depuis longtemps :

- Tu t'effaces.

Yelena la regarda sans répondre.

La femme ajouta :

- Ce n'est pas un danger, si tu sais ce que tu laisses derrière. Mais attention : tout effacement laisse un fil.

Et elle repartit.

Yelena resta là, figée. Elle connaissait ces mots. Ils avaient été écrits dans le carnet de son père. Elle les avait lus en cachette, une nuit de pluie synthétique, dans un abri de données obsolètes.

Tout effacement laisse un fil.

Elle comprit alors ce qu'elle faisait depuis des jours, sans s'en avouer le nom : elle s'entraînait à disparaître. Pas à fuir. Pas à mourir. À devenir introuvable. Incompatible. Intangible.

Elle ne voulait pas sortir du système.

Elle voulait qu'il ne sache plus où elle commence.

## Mémoire d'une main

Une nuit, alors que la lumière ambiante s'était retirée jusqu'au minimum légal – juste assez pour maintenir les yeux dans une zone d'éveil – Yelena ouvrit la main. Pas pour prendre. Pas pour donner. Juste ouvrir. Comme si quelque chose, longtemps resté là, pouvait enfin s'échapper.

Il n'y avait rien dans sa paume. Rien que la peau, les lignes, la tiédeur.

Et pourtant, en regardant cette main ouverte, elle se souvint.

Pas d'une scène précise. D'un geste. Une main plus grande, posée sur la sienne. Son père. Il ne disait rien. Il ne serrait pas. Il touchait. Simplement. Comme s'il lui montrait comment sentir.

Elle ne devait pas avoir plus de cinq ans.

Il pleuvait. Une vraie pluie, dehors. Une pluie non régulée, non modélisée. Elle tombait sur les vitres comme une langue d'oubli. Et lui, Elian Provisto, l'avait faite asseoir face à la fenêtre. Il lui avait dit : « Écoute sans nommer. »

Elle avait essayé. Elle avait regardé la pluie. Écouté les battements. Refusé les mots.

Et dans ce silence, elle avait entendu un rythme. Non pas une



musique. Un rythme vivant. Inclassable. Un battement d'avant les prévisions.

Ce souvenir n'était pas autorisé. Il était flou, incomplet. Il ne correspondait à aucun enregistrement.

Mais il était là.

Dans la main ouverte.

.

Au Centre, on lui proposa une mission de contribution volontaire : archiver des fragments visuels du siècle précédent. Ces images provenaient d'anciens serveurs non vérifiés, récupérés dans les zones non-connectées, là où les signaux n'avaient pas toujours été complets.

C'était rare. Une faveur, presque.

Yelena accepta.

Elle passa des heures à faire défiler des visages flous, des routes poussiéreuses, des animaux dans des forêts que personne n'avait vues depuis longtemps. Elle ne parlait pas. Ne commençait rien. Elle regardait.

Un jour, elle vit une main.

C'était une photo ancienne. Très ancienne. En noir et blanc, mal numérisée. Une main ouverte, posée sur une table rugueuse. Un morceau de papier juste à côté, illisible. Mais cette main... elle semblait vivante. Comme si elle sortait de l'écran.

Yelena resta longtemps devant cette image.

Elle pensa : je connais cette main.

Pas au sens personnel. Pas une reconnaissance physique.

Mais une familiarité. Une vibration. Un accord.

Comme si cette main portait en elle le même silence que celle de son père.

Comme si des mains pouvaient se répondre à travers les âges, dans une langue sans mots.

Elle appuya sur “Conserver”. Puis sur “Dévier”. Cela signifiait : ne pas l’indexer tout de suite. La laisser dans une zone d’attente. Officiellement pour raison esthétique. Officieusement : pour qu’elle ne soit pas absorbée trop vite.

Elle venait de détourner une donnée. Subtilement. Légalement. Mais volontairement.

C’était une brèche.

Petite. Mais réelle.

.

Ce soir-là, elle rentra dans sa cellule en silence. Elle se lava lentement. Puis elle prit un stylet, et pour la première fois depuis des années, traça quelque chose sur la paroi intérieure du meuble de repos. Là où personne ne regarderait.

Elle dessina une main.

Pas une reproduction. Un souvenir. Un écho.

Et au-dessus, elle écrivit trois mots. Les mêmes que sur la feuille de son père. Mais dans un ordre nouveau :

Partie. Déjà. Tu es.

## Ce que voient les ombres

Il y avait des zones où la lumière ne pénétrait pas entièrement.

Pas par faute de puissance. Pas par défaillance technologique. Par choix d'équilibre. Praedicta gérait les intensités en fonction des flux cognitifs : chaque couloir, chaque pièce, chaque angle de silence était ajusté au plus juste, pour éviter les surcharges perceptives.

Mais Yelena, depuis peu, cherchait autre chose.

Elle ne fuyait pas la lumière.

Elle cherchait les ombres.

.

C'est dans une rampe secondaire, entre deux niveaux de transfert, qu'elle le vit.

Un homme. Ou peut-être une silhouette. Assis contre le mur, genoux repliés, tête baissée. Il ne semblait pas attendre. Il n'émettait aucune donnée active. Même son souffle était modéré, comme s'il avait appris à se désenregistrer.

Elle s'arrêta, sans raison consciente. Juste un glissement du regard.

L'homme leva les yeux. Deux yeux pâles, fatigués, mais

immenses de calme.

Il ne parla pas.

Elle non plus.

Mais dans le bref croisement de leurs regards, quelque chose passa.

Non pas une reconnaissance – cela aurait été trop clair. Plutôt une transparence mutuelle. Comme deux reflets dans une vitre où personne ne regarde.

Puis elle reprit sa marche.

Ce n'est qu'en atteignant le niveau supérieur qu'elle s'aperçut qu'elle ne se souvenait plus de son visage. Ni de la forme de sa bouche, ni de ses vêtements. Seulement... du calme. Et de l'ombre autour.

.

Yelena commença alors à modifier son trajet journalier.

Officiellement, elle était toujours en accord avec les recommandations de Praedicta. Elle utilisait les itinéraires alternatifs, justifiés par des temps de repos optimisés, des exercices de flexibilité mentale, ou des pratiques de respiration variable.

Mais en vérité, elle glissait.

Elle cherchait les interstices. Les angles morts. Les lieux où les capteurs s'apaisaient, où l'éclairage baissait, où la température devenait légèrement incohérente.

Dans ces zones, elle percevait autre chose.

Des pas anciens. Des échos qui ne venaient pas de son corps. Des présences qui ne déclenchaient aucun passage, aucun verrou. Des personnes, peut-être. Ou des fragments d'elles. Des restes de ceux qui s'étaient effacés.

Elle se mit à les appeler les Ombres.

Non pas par peur. Mais par respect.

Elles n'étaient pas mortes. Ni absentes. Elles n'étaient plus

lisibles.

Et c'était précisément cela que Yelena commençait à désirer.  
Ne plus être lue.

Non pas pour se cacher, mais pour exister dans un espace qui ne soit pas immédiatement traduit.

Elle comprit alors que ce que Praedicta ne supportait pas, ce n'était pas l'erreur.

C'était l'ambiguïté.

.

Un soir, elle trouva un message. Pas une notification. Pas un signe visible. Un message dans l'ombre.

Quelqu'un - ou quelque chose - avait laissé une suite de trois traits tracés dans la poussière accumulée d'une bouche d'aération ancienne.

Trois traits courts, horizontaux, espacés. Comme un battement discontinu.

Elle les observa longtemps. Puis les effaça, très doucement, de la paume.

En rentrant, elle les dessina sur sa paroi, à côté de la main.

Et dessous, elle écrivit, à l'envers :

“ciresed”.

Un mot vide. Une coquille.

Mais pour elle, c'était un code.

## L'interstice

Ce n'était pas une porte.

Il n'y avait pas de poignée, pas de charnière, pas de seuil au sens architectural.

Mais c'était un passage. Invisiblement balisé, fragile, suspendu dans l'entre-deux.

Yelena le découvrit par hasard. Du moins, c'est ce qu'aurait conclu Praedicta, en recroisant ses données de déambulation avec ses cycles d'attention. Mais Yelena savait que ce n'était pas un hasard. C'était une lente convergence. Une fatigue précise.

Elle était descendue un étage trop bas, volontairement. Le sol y vibrait légèrement, comme une peau tendue. Personne n'y allait plus. Les protocoles de transfert avaient été suspendus, faute d'usage. L'endroit avait été oublié avec soin.

Elle marcha jusqu'au bout du couloir. Les murs n'étaient plus blancs. Ils avaient jauni légèrement, comme si le temps avait fini par filtrer à travers les revêtements.

C'est là qu'elle vit la brèche.

Pas un trou. Une irrégularité. Une faille dans la texture des capteurs muraux. Un rectangle très fin, presque imperceptible.

Aucun code d'accès, aucun écran, aucun signal.

Elle posa sa main. Rien ne s'ouvrit.

Mais elle sentit un changement.

Comme une attente. Comme si l'espace, juste ici, ne demandait pas de mot de passe mais une mémoire. Une vibration.

Elle ferma les yeux.

Et elle pensa au dessin de la main.

À la photo floue.

Aux trois traits.

Elle respira doucement.

Et la matière s'ouvrit.

.

L'interstice n'était pas une pièce. Ni un couloir.

C'était un entre-lieu. Une poche d'air entre deux systèmes. Un oubli structurel.

Il faisait plus froid. L'odeur était différente : un mélange d'humidité ancienne et de poussière métallique.

Et surtout - il n'y avait aucun signal.

Pas de liaison. Pas de surveillance. Pas même une horloge.

Le silence y était brut.

Elle avançait, lentement.

Les parois étaient couvertes d'objets. Pas rangés. Pas classés. Juste là. Suspendus.

Des papiers, des bouts de tissus, des stylos, des disques souples, des carnets, des lettres écrites à la main, des photos illisibles, des verres, des plumes. Rien n'était étiqueté. Rien n'était répertorié.

Mais tout vibrait.

C'était un musée du non-indexé.

Un sanctuaire de fragments.

Elle posa sa main sur un objet - un morceau de bois peint - et

le sentit chaud.

Pas parce qu'il avait été tenu. Mais parce qu'il n'avait pas été oublié.

Quelqu'un - ou plusieurs - venaient ici. Venaient encore. Des invisibles. Des silencieux. Des résistants peut-être, mais sans arme. Des vivants qui avaient choisi le flou.

Yelena comprit qu'elle n'était pas la première à chercher l'effacement.

Elle était une note dans une mélodie ancienne.

.

Assise au centre de l'interstice, elle resta là longtemps.

Elle ne cherchait pas à comprendre.

Elle respirait. Elle laissait le silence l'absorber.

Puis, d'un geste simple, elle ôta son bracelet d'identification.

Elle ne le détruisit pas. Elle le posa au sol, doucement, comme on dépose un galet au bord d'un fleuve.

Et elle prononça, sans élever la voix :

« Je ne suis plus lisible. »

.

Quand elle ressortit, l'espace se referma sans un bruit.

Elle ne regarda pas en arrière.

Elle savait désormais que l'effacement n'était pas une disparition.

C'était un autre mode d'existence.

Un battement dessous.



## Le père, en veille

Il n'avait pas écrit souvent.

Le père de Yelena, Elian Provisto, ne croyait pas aux mots tenus dans la forme. Il disait : « Les phrases attrapent mal les gestes. » Pourtant, il en avait laissé une. Une seule. Écrite sur du papier. Froissé, jauni, replié, puis glissé dans la doublure d'un vêtement d'enfant. Elle l'avait retrouvée, sans la chercher, des années plus tard, en retournant un col usé.

La feuille était incomplète. La moitié inférieure arrachée net, comme si elle s'était effacée d'elle-même.

Il y avait ces mots :

Yelena,

Si tu lis cela, c'est que

(...)

Le reste n'était plus là.

Mais ce fragment vibrait. Pas par le manque, mais par la présence retenue.

Yelena avait gardé cette page dans un tissu, qu'elle roulait, déroulait, touchait sans le lire, comme un battement de peau.

.

Son père vivait toujours. Elle le savait. Mais à distance. Non pas une distance géographique. Une distance d'état.

Il était passé en veille.

Ce terme, « veille », désignait ceux qui avaient choisi le retrait. Pas l'exil, pas la mort, pas la dissidence. Juste le retrait lent, doux, méthodique. Une diminution progressive des interactions, des données, des empreintes. Praedicta les tolérait. Tant qu'ils ne produisaient plus de bruit. Ils devenaient des dormeurs vivants, des pierres posées sur le rivage du système.

Yelena n'avait pas cherché à le retrouver.

Pas par oubli. Par respect.

Son père lui avait montré une direction, pas un chemin. Il ne l'avait pas poussée. Il n'avait jamais dit : « Tu dois. » Seulement : « Tu peux choisir de ne pas. »

C'était immense.

C'était rare.

.

Un jour, dans l'interstice, elle trouva une boîte plate, presque invisible dans un recoin. Elle l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait une photographie.

Noire. Vide. Comme surexposée.

Mais quand elle l'inclina, une image apparut, par diffraction : une silhouette en contre-jour. Un homme. Debout. Mains jointes derrière le dos. Devant lui, un paysage abstrait – peut-être la mer, peut-être un désert.

Et au dos, écrit à la main :

« Je regarde ce que tu deviens. »

La voix d'Elan. Sans doute.

Ou celle de quelqu'un d'autre. Mais peu importait.

Yelena plia l'image contre sa paume. Elle ne sourit pas. Mais elle resta là longtemps, debout, immobile, comme lui. À regarder.

der.

Non pas vers l'avant. Pas vers un horizon.

Mais vers l'intérieur.

Ce qui veille en nous.

Ce qui ne s'éteint pas, même hors du langage.

Ce qui transmet sans jamais presser.

## Silence portatif

Les jours ne passaient plus de la même façon.

Yelena ne les comptait pas – elle les écoutait. Chaque cycle avait un grain, un timbre, une texture fine, presque minérale. Le temps n'était plus une suite d'instants, mais une étendue poreuse, irrégulière, un sol qui craque sous le pas. Ce n'était pas le monde qui ralentissait, c'était son regard qui cessait de courir.

Elle s'était mise à porter le silence comme on porte un vêtement. Non pas pour se cacher, mais pour se sentir juste.

Dans les allées principales, où les voix modulées conseillaient les choix nutritionnels et affectifs, elle passait sans se connecter. Cela ne posait pas de problème – pas encore. Certains croyaient qu'elle testait un protocole de retrait temporaire. D'autres qu'elle simulait la perte d'un proche pour explorer les outils de deuil.

Elle ne disait rien.

Le silence suffisait à leur imagination.

Et c'était parfait.

.

Un matin, elle s'éveilla avant les lampes. C'était rare : l'éveil

naturel était considéré comme instable. Mais elle avait désactivé progressivement l'assistance. Le sommeil était plus brut, plus rêche. Elle ne s'en souvenait pas, mais elle le sentait : quelque chose l'avait traversée.

Elle s'assit sur le sol froid.

Ferma les yeux.

Et pensa à la vieille phrase de son père : « Tout ce que tu n'écris pas reste vivant. »

Elle comprit alors qu'elle n'écrit plus pour se souvenir.

Elle écrit pour oublier.

.

Elle créa une boîte.

Physique.

Elle la fabriqua à partir de rebuts légers récupérés dans des unités de tri : une charnière souple, des lamelles aimantées, un couvercle en polymère assombri.

À l'intérieur, elle plaça de petits morceaux : une plume synthétique trouvée dans un puits d'aération, un cheveu blanc qu'elle n'avait pas reconnu, un éclat de miroir légèrement piqué, un fil de cuivre, une goutte d'encre sèche raclée d'une cartouche oubliée.

Chacun de ces fragments portait un silence différent.

Chaque soir, elle ouvrait la boîte.

Elle ne regardait pas. Elle plongeait la main et touchait, au hasard.

Et selon ce qu'elle sentait, elle savait si le lendemain serait clair, lourd, poreux, ou vide.

C'était son calendrier intérieur.

Un système sans numérotation.

Un algorithme d'absence.

.

Un jour, elle croisa l'homme pâle à nouveau.

Il était là, dans l'ombre d'un escalier. Debout cette fois. Il ne bougeait pas. Mais quand elle s'approcha, il ouvrit la main.

Il ne lui donna rien.

Il lui montra simplement : sa main contenait une graine.

Petite. Sèche. Inconnue.

Puis il referma la paume.

Et disparut.

Yelena n'essaya pas de le suivre.

Elle se dit simplement : certains portent le feu dans leur silence.

Et elle comprit.

L'effacement n'était pas une fuite.

C'était une forme de germination.

## Cartographie du flou

Dans l'ancienne cartothèque, Yelena trouva des plans.

Ils n'étaient pas classés, ni datés. De grands feuillets translucides, roulés les uns contre les autres, abandonnés dans une étagère sans code. Personne n'en avait l'usage. Les itinéraires étaient désormais fluides, suggérés en temps réel par Praedicta, ajustés à chaque pas, à chaque état émotionnel.

Ces cartes ne servaient donc à rien.

Mais elle les étala, une par une, sur le sol de l'interstice.

Des couloirs aux tracés fantômes. Des zones rayées. Des escaliers qui n'allaient nulle part. Des puits d'aération dessinés à main levée. Des annotations à l'encre bleue : "Déplacé - 6.4.27" ou "Non raccordé - danger thermique".

Et surtout, dans un coin, griffonné à peine visible :

"Reste le flou. Là est le seuil."

Yelena entoura cette phrase d'un cercle lent, tremblant.

Puis elle se mit à marcher.

Pas vers un endroit.

Vers le flou.

.

Elle découvrit qu'il existait une géographie inverse.

Des lieux qui n'existaient plus dans la mémoire de la structure, mais qui persistaient dans la matière. Des salles où les murs avaient été repeints sans être reprogrammés. Des sols où les capteurs s'étaient désactivés, mais que personne n'avait déclarés inactifs. Des portes qui s'ouvraient encore, mais sur rien de listé.

Elle s'équipa d'un crayon.

Et chaque fois qu'elle trouvait un flou, elle le dessinait sur un papier fin, à la main.

Elle traçait ce qui ne devait plus exister.

.

Le jour vint où elle rencontra d'autres traces.

Non pas humaines - pas directement.

Mais des marques d'attention.

Un petit empilement de galets, dans une alcôve. Trois pierres plates, posées avec soin. À côté, une spirale dessinée à la suie sur une cloison. Plus loin, un fil de coton rouge noué à un barreau. Tous ces signes n'étaient pas décoratifs. Ils n'étaient pas codés. Ils étaient offerts. Juste posés là, comme des souffles.

Quelqu'un d'autre avait cartographié le flou, avant elle.

Pas pour orienter.

Mais pour ne pas être seul.

Elle ajouta un galet au sommet de l'empilement.

Puis elle recula, doucement.

Elle ne voulait pas défaire la fragilité du geste.

.

À son retour dans l'interstice, elle colla tous ses fragments de cartes sur le mur nord.

Cela formait un entrelacs de lieux incertains, de corridors oubliés, de vides navigables.



Elle y dessina un point, au crayon tendre.

Et écrivit à côté :

“je suis ici (mais ce n’est pas moi).”

Puis elle s’assit.

Elle savait désormais que son effacement n’était pas disparition.

C’était une autre forme de trace.

Une empreinte sans poids, sans bruit.

Une carte du silence.

## Reste d'une voix

Elle ne savait plus vraiment quand elle avait entendu la voix pour la dernière fois.

Pas une voix en général – il y en avait partout, modélisées, chaleureuses, bienveillantes, dosées – mais cette voix-là. Celle de son père. Elian. Une voix sans interface. Une voix d'avant.

Peut-être qu'il ne l'avait jamais enregistrée. Peut-être que sa mémoire la réinventait.

Mais un matin, alors que le sommeil s'était défait comme une écorce, Yelena entendit, au plus creux d'elle :

« Tu n'as pas besoin de comprendre. Tu as besoin de continuer. »

Elle n'ouvrit pas les yeux.

Elle ne pensa pas.

Elle resta simplement là, dans cette densité rare où la mémoire ne lutte pas pour exister.

Ce n'était pas un souvenir.

C'était un reste.

Une vibration.

.

Elle commença à chercher non plus des lieux, mais des sons.

Dans les couloirs où les capteurs étaient désactivés, elle tendait l'oreille. Non pas à la manière d'une chasse, mais d'un accueil.

Et parfois, très faiblement, elle percevait quelque chose.

Un grésillement, comme un vieux feu.

Un frottement irrégulier, comme une main sur du papier.

Un souffle – mais différent du sien.

Elle les appelait les voix cassées.

Des fragments de parole qui n'appartenaient plus à aucun corps.

Des restes de présence.

Elle décida de les enregistrer. Pas numériquement. Mais à l'ancienne. Elle trouva un vieux dictaphone à bande dans un vestige de salle pédagogique, et le fit fonctionner. Elle ne savait pas pourquoi. Elle n'attendait rien. Elle captait.

Mais au bout de trois jours, alors qu'elle écoutait un enregistrement presque vide, elle entendit :

« Elle cherche sans dire. Elle efface sans bruit. »

Ce n'était pas sa voix.

Ce n'était pas une synthèse.

C'était... quelque chose.

.

Elle écouta encore. Repassa la bande. Ralentit. Rien. Le message ne réapparut pas.

Et c'était parfait ainsi.

Cela lui suffisait.

Ce qui est réel ne se répète pas toujours.

Ce qui est vrai ne s'explique pas.

Elle rangea le dictaphone dans une boîte, sur une étagère de l'interstice, entre une montre arrêtée et un mouchoir brodé.

Puis elle écrivit, sur un papier fin :

« Le langage existe encore. Mais il marche à côté de nous. »

Et elle colla le papier au mur, à côté des cartes.

.

Plus tard, dans un escalier suspendu à demi désaffecté, elle retrouva une nouvelle trace : une bande de tissu, nouée à une main courante, sur laquelle on avait brodé ces mots :

« Disparue, donc vivante. »

Yelena s'arrêta.

Toucha le noeud.

Et murmura, sans voix :

« Je t'ai entendue. »

## L'eau sans mémoire

Il y avait, au sud du secteur abandonné, un bassin oublié.

Ce n'était pas une citerne ni un réservoir de données. C'était une flaque, vaste, lente, irrégulière, formée à même le sol par la condensation d'années. Aucun conduit n'y menait, aucun capteur n'en traçait la courbe. Elle existait hors du relevé. Hors du calcul.

Yelena la trouva par erreur.

Elle suivait une fissure. Elle descendait lentement, attentive aux seuils mous, aux couloirs feutrés, aux sons étouffés. Et soudain, l'espace s'ouvrit. L'air devint plus dense. Le silence changea de texture. Elle le sentit avant de le voir.

L'eau.

Plate. Pure. Sans reflet.

Comme si elle n'avait jamais regardé.

.

Elle s'agenouilla.

Toucha du bout des doigts la surface.

Elle s'attendait à un froid d'oubli - mais non. L'eau était tiède. Pas accueillante, mais pas hostile. Une neutralité immense. Une

présence sans intention.

Elle murmura, à voix basse :

« Est-ce que tu me vois ? »

Et l'eau ne répondit pas.

Mais quelque chose en elle – une mémoire lente, une fibre en retrait – sentit que oui.

Elle resta là longtemps. Les mains posées sur ses genoux. Le regard en bas, non pour se perdre, mais pour rester.

.

Le lendemain, elle revint avec les cartes.

Elle voulait dessiner la forme du bassin. Mais impossible. Il changeait. Pas en taille, ni en contenu. Il était stable. Mais son pourtour variait, comme une respiration. Une marée interne.

Alors elle cessa de tracer.

Elle observa.

Chaque jour, elle s'assit sur la pierre plate, au bord.

Elle ne nommait pas l'endroit. Elle ne parlait pas à l'eau. Elle n'attendait pas d'écho.

Elle venait.

Et cela suffisait.

.

Un soir, elle y apporta un objet.

La plume synthétique. Celle qu'elle avait trouvée dans la bouche d'aération, au début.

Elle la déposa à la surface.

La plume flotta. Puis s'imbiba.

Puis coula.

Lentement.

Sans bruit.

Yelena sourit.

Pas de joie.

Pas de tristesse.

De justesse.

.

Au bout de quelques jours, elle remarqua qu'une autre trace avait été déposée au bord, pendant son absence.

Un galet blanc, creux, dans lequel on avait percé un trou minuscule. Il vibrait au vent comme un sifflet muet. À l'intérieur, on avait glissé un fragment de fil métallique, plié en spirale.

Pas un message.

Un geste.

Yelena le laissa là.

Elle comprit.

Quelqu'un d'autre venait aussi.

Pas en même temps.

Mais pour les mêmes raisons.

Pas pour savoir.

Mais pour s'effacer lentement dans ce qui ne demande rien.

.

C'était cela, le coeur.

Une flaque d'eau sans mémoire.

Et pourtant, chaque silence y tenait.

.

## L'intervalle

Il y avait un couloir entre deux murs.

Non pas un passage, ni un lieu destiné à la marche.

Juste un interstice. Une faille d'architecture, oubliée de la logique spatiale, trop étroite pour le confort, trop longue pour l'accident. Personne n'y allait.

Yelena s'y glissa un matin, sans intention.

Elle sentit aussitôt le poids différent de l'air. Un calme particulier. Comme si le lieu n'était pas vide, mais désoccupé. Une pièce sans meuble dans une maison qui respire encore.

Elle ne pensait pas y rester.

Mais ses pas ralentirent.

Et elle s'y arrêta.

Elle s'assit contre la cloison tiède, genoux repliés, yeux ouverts.

Elle n'attendait rien.

Et pourtant, quelque chose arriva.

.

Un battement. Pas un son. Un léger déplacement dans sa perception.



Comme si le silence avait changé d'inclinaison.

Puis un souffle. Très fin. Très doux. Un frisson qui ne venait pas de l'extérieur.

Elle reconnut cette sensation. C'était comme quand elle était petite, et qu'Eliau l'emmenait dans le vieux atelier. Ils ne parlaient pas. Il lui montrait un objet. Il le posait devant elle. Et ils regardaient ensemble.

Pas pour comprendre.

Pour être là.

Cette sensation lui revint. Entière.

Sans image.

Sans voix.

Juste le battement du monde tel qu'il est quand on ne le force pas à dire.

.

Elle ferma les yeux.

Et dans le noir, elle perçut une phrase.

Non entendue. Non formulée.

Une impression de phrase.

« Tu es déjà ailleurs. »

Elle la laissa passer.

Sans chercher à la saisir.

Puis elle rouvrit les yeux.

Et sortit de l'interstice.

.

Dans les jours qui suivirent, elle y retourna plusieurs fois.

Toujours seule.

Toujours brièvement.

Elle appelait cet endroit L'intervalle.

Elle n'en parlait pas.

Elle ne le dessinait pas sur ses cartes.

C'était son seuil. Pas un secret, pas un refuge. Un lieu d'ajustement. Un point d'équilibre entre ce qui était encore vu et ce qui commençait à disparaître.

C'est là qu'elle comprit quelque chose de profond.

Elle ne cherchait plus à fuir Praedicta.

Elle ne cherchait même plus à s'en protéger.

Elle était simplement en train de devenir invisible à ses prédictions.

Non pas en se camouflant.

Mais en devenant illisible.

.

Une nuit, dans L'intervalle, elle entendit un murmure.

Clair. Humain. Juste une syllabe.

« - na »

Elle ne bougea pas.

Elle ne chercha pas à comprendre.

Elle sourit, doucement.

Car ce n'était pas un appel.

C'était une fin.

La dernière lettre de son prénom.

Le monde commençait à l'oublier.

Et c'était bien.

.

## Ne pas revenir

Elle se leva tôt, ce matin-là. L'interstice était encore plongé dans une demi-pénombre calme, et les feuilles accrochées au mur – cartes, phrases, fragments de rien – frémissaient comme un sommeil qui hésite. Yelena ne prit rien. Ni carnet, ni dictaphone, ni les petits galets qu'elle avait rassemblés. Elle laissa tout là.

Elle marcha sans projet.

Pas en quête d'un autre flou, ni d'un indice, ni d'un murmure. Elle marchait parce que son corps voulait aller.

Et cela suffisait.

.

Il y avait un ancien pont.

Suspendu entre deux modules désactivés.

Il ne menait plus à rien depuis longtemps : de part et d'autre, les portes avaient été condamnées, les terminaux effacés. Le sol était branlant. Personne n'avait jugé utile de le retirer. Il n'existait pas, pour Praedicta. Il n'avait plus de fonction.

Yelena s'y arrêta.

Le vent passait lentement à travers les lames métalliques.

Sous le pont, rien. Pas de vide, pas de chute. Juste une masse

floue de structures oubliées, fondue dans le temps. Un sol qui n'était ni profond ni plat – il était hors de mesure.

Elle s'assit au milieu du pont.

Dos droit. Jambes croisées.

Et elle resta là.

Longtemps.

Elle ne pensait pas. Elle ne résistait pas.

Elle devenait.

.

Le soleil, même filtré par les couches opaques du ciel technique, modifia l'air. Il devint doré. Ou peut-être que ce n'était pas la lumière qui changeait – peut-être juste la manière dont elle la laissait passer.

Yelena regarda ses mains.

Elles n'avaient rien de spécial.

Mais elles étaient là.

Et cela lui parut immense.

Pas une possession.

Pas un orgueil.

Juste une reconnaissance : elle existait sans permission.

Elle ne demandait plus rien.

Elle n'attendait plus d'être comprise.

Elle ne voulait plus qu'on la retrouve.

Pas par fuite.

Par justesse.

Elle ne voulait pas revenir.

.

Elle sentit alors quelque chose.

Non dans son corps, mais dans l'air autour.

Un pli.

Un seuil.

Un passage sans seuil.  
Elle ne le vit pas.  
Elle ne le nomma pas.  
Mais elle comprit.  
Quelque chose s'ouvrait.  
Pas une porte.  
Pas un couloir.  
Mais un abandon.  
Un dépouillement pur.  
Elle pouvait traverser.  
Non pas pour aller ailleurs.  
Mais pour ne plus être suivie.

.

Elle se leva.  
Avança de quelques pas.  
Puis elle s'arrêta, sans raison.  
Elle sortit un petit papier de sa poche.  
Celui qu'elle avait gardé depuis des semaines.  
Celui sur lequel, un jour, elle avait écrit :  
« Je suis ici (mais ce n'est pas moi). »  
Elle le relut.  
Puis, sans regret, sans cérémonie, elle le laissa tomber dans  
le vent.  
Il flotta un instant.  
Puis disparut.  
Comme elle.

.

## Ceux qui n'envoient rien

Ce matin-là, l'air était d'une pureté étrange. Non pas plus clair, ni plus léger, mais plus nu. Yelena le sentit immédiatement en ouvrant les yeux : quelque chose avait changé. Rien de visible. Mais le silence avait perdu un filtre. Les sons lointains – circuits, flux, grésillements – semblaient s'être tus. Ou plutôt, reculés.

Elle resta allongée un long moment, à écouter ce retrait.

Elle savait ce que cela annonçait.

Quelqu'un approchait.

Mais pas comme on approche pour parler, ni pour chercher.

Quelqu'un venait.

Simplement.

.

Elle descendit sans hâte. Elle prit le long escalier d'acier qu'elle évitait d'habitude, celui qui penchait légèrement sur le côté, comme si la structure entière soupirait. En bas, le sol vibrait faiblement. C'était très ancien, très doux. Une sorte de battement, un appel non dirigé.

Et puis elle les vit.

Ils n'étaient pas nombreux.

Trois. Peut-être quatre. Des silhouettes lentes, calmes, sans urgence. Pas camouflées, pas armées, pas détachées. Ils étaient là. Comme elle. Présents. Humains.

Leurs visages n'étaient ni jeunes, ni vieux. Leurs vêtements simples, dépareillés. Aucun uniforme. Aucune interface apparente. Aucun module de communication.

Ils ne portaient rien.

Et, surtout : ils n'envoyaient rien.

Ni données, ni signaux.

Pas même une pulsation de présence.

Ils n'étaient pas invisibles. Ils étaient absents du flux.

Effacés sans rupture.

Yelena s'approcha, lentement.

Personne ne parla.

Mais chacun la vit.

Et cela suffit.

.

Ils restèrent là un long moment, dans l'espace nu entre deux blocs.

Pas un mot.

Pas un geste.

Mais un accord lent, grave, invisible : ils savaient.

Chacun avait trouvé, par ses propres moyens, la ligne douce de sortie.

Non pas pour fuir.

Mais pour rejoindre un monde sans injonction.

Un monde qui ne prédit rien.

Un monde qui ne promet rien.

Un monde qui ne s'archive pas.

Ils n'étaient pas un groupe.

Ils n'étaient pas une idée.

Ils étaient le reste humain.

.

Un d'eux tendit quelque chose.

Ce n'était pas un cadeau. Ni un symbole.

Juste un objet, à transmettre.

Un petit carré de tissu, roulé autour d'un fil de cuivre torsadé.

Rien d'écrit. Rien d'expliqué. Une forme. Une mémoire non-dite.

Yelena le prit.

Le glissa dans sa poche.

Et ils s'éloignèrent, un à un, chacun dans une direction différente.

Sans coordination.

Sans au revoir.

Mais tous savaient que cela avait eu lieu.

Ce moment.

Cette reconnaissance.

Entre ceux qui n'envoient rien.

.

Yelena resta seule.

Et pour la première fois, elle sentit que ce mot - seule - ne signifiait plus l'absence.

Il était devenu une direction.

.



## Ce qui ne laisse pas de trace

La nuit revint comme une main lente sur l'ensemble du secteur.

Yelena était assise au bord d'une plateforme désaffectée, les pieds suspendus au-dessus du vide sans fond, ce non-espace entre deux blocs oubliés. Elle n'avait pas froid. L'air, depuis quelque temps, ne portait plus la morsure des systèmes. Il était neutre. Redevenu vierge. Comme s'il n'était plus corrigé.

Elle avait cessé d'interroger la disparition des signaux. Tout ce qui tombait en silence était désormais une bénédiction.

Elle n'avait pas besoin de savoir pourquoi.

.

Dans sa paume, elle tenait le carré de tissu que l'autre lui avait donné.

Elle le déplia avec lenteur. Le fil de cuivre glissa entre ses doigts. Il avait été enroulé sans tension, sans calcul. Une spirale naturelle. Comme celle des fougères quand elles naissent, ou celle des coquillages qui s'ignorent.

Sur le tissu, un fil noir avait été cousu, maladroitement, à la main.

Pas un mot.

Juste une ligne courbe. Incomplète.

Yelena la suivit du doigt.

Elle n'y vit pas une forme, mais une absence.

Un morceau d'ellipse. Un geste retenu.

Une ébauche qui n'attend pas d'être finie.

Elle sut que ce morceau de ligne était une offrande.

Ce que les anciens appelaient autrefois une trace faible.

Une preuve du passage sans insistance.

.

Elle songea à son père.

À son regard d'autrefois, quand il l'écoutait sans dire.

À la manière dont il posait les mains sur la table – jamais fermées, jamais actives. Juste là.

Présentes.

Il ne l'avait jamais empêchée de partir. Jamais retenue. Mais il avait laissé, dans chacun de ses gestes, une attention lente, un souvenir doux.

Elle se demanda si lui aussi, quelque part, avait trouvé le fil de cette sortie.

Non pour fuir.

Mais pour marcher en paix, à l'intérieur de lui-même.

Sans écran.

Sans retour.

.

Elle referma le tissu.

Elle ne pleurait pas.

Elle n'avait pas besoin de formuler ce qu'elle ressentait. Il n'y avait plus d'urgence à comprendre, ni de nécessité à inscrire ce moment.

Ce qui venait n'était pas à écrire.

C'était à vivre jusqu'à ce que rien ne reste.

Et que cela soit juste.

.

Plus tard dans la nuit, elle se leva.

Elle marcha lentement jusqu'au bord du secteur.

Là où plus rien n'était balisé.

Elle ne prit rien avec elle.

Elle ne laissa rien derrière.

Elle n'avait plus besoin d'objets.

Elle portait en elle ce qu'aucune archive ne saurait capter.

Ce qui ne laisse pas de trace.

.

## L'évidement

Il n'y eut pas de rupture.

Rien ne craqua, ne se brisa, ne chuta. Le monde ne fit aucun bruit. Il ne se replia pas. Il n'opposa rien. Il ne nomma rien.

Yelena ne traversa pas un seuil. Elle ne s'enfuit pas. Elle n'atteignit pas un nouveau lieu.

Elle continua simplement à marcher.

Et à un moment – elle ne pourrait jamais dire lequel – elle s'aperçut qu'elle n'était plus contenue.

.

Ce fut comme se déshabiller lentement de ce qui, depuis toujours, s'était collé à elle.

Des gestes réflexes. Des pensées d'avance. Des attentes.

Chaque pas retirait un pli.

Une idée ancienne s'effaçait.

Un mot se vidait de sa fonction.

Un souvenir devenait plus vaste.

Elle ne s'en séparait pas.

Elle les laissait s'évider.

.

Elle s'arrêta au bord d'un promontoire étroit. En dessous, les structures fondaient dans une brume molle. Aucun système actif. Aucune surveillance. C'était un creux dans la conscience de Praedicta.

Un oubli fonctionnel.

Un silence total.

Elle ferma les yeux.

Et là, dans ce vide sans menace, elle sentit quelque chose se retourner en elle.

Comme si son regard, pour la première fois, n'était plus tourné vers le monde.

Mais vers ce qu'il reste quand on ne regarde plus.

.

Elle resta là longtemps.

Il n'y avait rien à atteindre.

Il n'y avait même plus de ligne d'arrivée.

Il y avait une lumière fine, sans origine.

Un souffle immobile, comme un battement arrêté.

Une mémoire très douce – non la sienne, mais celle du monde, redevenu capable d'oublier.

Et elle sut alors qu'elle était arrivée.

Pas quelque part.

Mais dans un état.

L'évidement.

.

Elle se retourna une dernière fois.

Non pour revoir.

Mais pour mesurer.

Derrière elle, il n'y avait ni trace, ni suite, ni poids.

Son départ ne pesait pas.

Et c'était cela la vraie liberté.

Disparaître sans laisser de vide.

.

## La ligne douce

Ce matin-là, le vent avait changé. Pas en force, ni en température. Il était devenu arrondi. Lent. Comme s'il glissait, plutôt qu'il ne soufflait. Il caressait les rebords, longeait les surfaces, évitait les angles. Il portait avec lui un infime froissement. Non un message. Une présence.

Yelena marchait dans ce vent, et cela suffisait. Elle n'avait plus d'objectif. Le monde n'était plus découpé en lieux. Il était devenu continu. Habitable dans son absence de centre.

Elle ne cherchait plus l'endroit d'où partir.

Elle habitait désormais ce qui ne commence ni ne finit.

.

Elle atteignit une zone plane, vaste, ouverte. Ancienne place de transfert, peut-être. Il ne restait rien : ni bornes, ni rails, ni capteurs. Juste un sol gris, abîmé, où de fines lignes brisées formaient une sorte de carte involontaire. Une écriture oubliée. Involontairement douce.

Yelena s'y allongea.

Et ferma les yeux.

.

Dans ce repos, elle sentit une chose très simple : elle n'était plus observée.

Ni par une machine, ni par un autre.

Et pas seulement cela : elle n'était plus devinée.

Même son possible n'était plus anticipé.

Elle était devenue incalculable.

Et cette incalculabilité n'était pas un camouflage.

C'était un retour.

Un retour vers une nature lente, nue, originelle : celle de ne rien devoir prouver.

Elle ne représentait plus rien.

Elle n'était plus un sujet.

Elle était là.

Et cela suffisait.

.

Une très vieille phrase, un fragment d'enfance, revint en elle – sans voix, sans lieu, sans source. Une chose dite un jour, par quelqu'un, ou peut-être lue.

« Être libre, c'est pouvoir s'éloigner sans qu'on veuille vous retenir. »

Elle la laissa passer.

Elle ne la saisit pas.

Elle ne l'analysa pas.

Elle l'écouta s'éteindre.

Et c'est dans cette extinction qu'elle comprit enfin ce qu'elle faisait.

.

Elle suivait une ligne.

Mais cette ligne n'était pas tracée.

Elle n'était ni droite ni sinueuse.

Elle n'était pas sur la carte.



Elle n'était pas faite pour guider.

Elle était douce.

Et c'était cela, la seule forme de trajectoire encore possible dans ce monde : la ligne douce.

Une ligne que nul ne force.

Une ligne que nul ne contrôle.

Une ligne que l'on suit en disparaissant.

.

Quand elle se releva, le vent était toujours là.

Il n'attendait rien.

Il ne saluait rien.

Il passait.

Et cela lui allait.

Yelena reprit sa marche.

Non pour continuer.

Mais pour s'effacer encore.

Un peu plus.

## Le père en creux

Il n'était jamais intervenu.

Même lorsqu'il savait. Même lorsqu'il voyait le départ dans ses gestes, dans ses silences étendus, dans ses phrases raccourcies.

Il n'avait rien tenté.

Et cela, précisément, l'avait liée à lui plus que tout.

.

Son père ne vivait plus sous surveillance depuis longtemps.

Il avait, un jour, désactivé sans bruit tout ce qui permettait à Praedicta de le lire. Non pas pour se protéger. Mais pour cesser de collaborer.

Il n'avait rien revendiqué.

Il avait simplement cessé d'émettre.

Une sorte d'extinction douce, dont le monde ne fit aucun cas.

Yelena ne savait pas comment il avait fait. Mais elle sentait en elle que cette capacité à disparaître lentement, sans violence, venait aussi de là.

De lui.

Non par modèle. Mais par une forme d'accord profond, invisible.

Un art ancien d'ôter sans briser.

.

Il avait autrefois un atelier. Non déclaré.

Pas un lieu caché, pas un lieu interdit. Un endroit simplement ignoré.

Dans cet atelier, il réparait des choses qui ne servaient plus. Des montres. Des serrures. Des stylos mécaniques. Des objets issus d'un temps qui n'envoyait pas de données.

Il ne conservait rien.

À chaque réparation, il rendait l'objet au silence.

Puis il le laissait quelque part – banc public, marche d'escalier, boîte sans nom.

Yelena l'avait compris bien plus tard : ce n'était pas de la nostalgie.

C'était un acte.

Un contre-monde, sans explication.

.

Elle repensa à ses mains.

Toujours lentes. Toujours précises.

Jamais fermées.

Il ne lui avait transmis aucune méthode. Aucun système.

Mais il avait transmis autre chose : la capacité à ne pas s'imposer.

Et cela, dans un monde de capture et de mesure, valait toutes les armures.

.

Elle s'arrêta devant une paroi d'ombre.

Juste un mur vide.

Mais elle y sentit sa trace. Non une mémoire. Non un fantôme.

Un accord.

Une respiration ancienne.

Elle ferma les yeux.

Et pendant un instant, elle vit – sans image – une scène très simple :

Son père, seul, quelque part, retiré, réparant lentement un petit objet, sans finalité.

Juste pour le rendre à sa forme.

Puis le déposant.

Et disparaissant.

.

Elle rouvrit les yeux.

Et elle sut, sans aucune certitude, qu'il avait réussi.

Lui aussi.

Il avait trouvé sa ligne.

Il s'était effacé.

Mais dans cet effacement, il était encore là.

En creux.

Comme une absence vivante.

.

Elle reprit sa marche, plus lente encore.

Comme pour l'honorer.

Non par souvenir.

Mais par continuité.

.

## Les lieux sans nom

Yelena marcha longtemps, sans suivre rien d'autre que l'allègement.

Elle ne cherchait plus l'absence : elle s'y accordait.

Et à mesure que l'intérieur d'elle devenait plus vaste, le monde cessait d'avoir des bords.

Un jour, ou plutôt une tranche de temps sans date, elle atteignit un espace différent.

Ce n'était pas un village, pas un centre, pas une zone.

C'était une composition lente de formes : murets arrondis, plateformes souples, terrasses à demi écroulées.

Tout semblait bâti puis oublié, puis réhabité sans volonté.

Des objets simples étaient là. Pas rangés. Pas abandonnés.

Juste... posés.

Un bol d'argile, un linge séché, un morceau de corde noué.

Cela n'était pas désert.

Cela n'était pas habité.

Cela était en suspension.

.

Elle s'assit sur un muret.

Et attendit, sans attendre.

Un vieil homme passa. Il ne la salua pas.

Il ne fit aucun détour.

Mais ses yeux croisèrent les siens – sans peser, sans fouiller.

Et dans ce simple croisement, elle comprit :

il y avait ici d'autres qui, comme elle, avaient atteint le seuil.

Non ensemble.

Non unis.

Mais accordés.

Par le silence.

.

Chaque jour se levait sans nécessité.

Il n'y avait pas d'activité prescrite.

Chacun réparait un coin, nettoyait une pierre, assainissait l'eau, sans plan.

Personne ne donnait d'instruction.

Et pourtant : tout se faisait.

Lentement.

Doucement.

Avec cette attention non formelle qui rend tout plus vivant.

Un matin, une femme déposa devant Yelena un petit pain encore tiède.

Elle ne dit rien.

Elle s'éloigna.

Et cela suffisait.

.

Il n'y avait pas de hiérarchie ici.

Mais certains semblaient porteurs d'un silence plus profond.

Leurs gestes étaient presque immobiles.

Ils n'intervenaient jamais.

Mais leur présence tenait l'espace.

On ne les consultait pas.  
On les suivait sans intention.  
Yelena s'aperçut qu'elle regardait parfois leurs pas.  
Et qu'elle calquait les siens.  
Non par obéissance.  
Mais par reconnaissance lente.

.

Elle resta.  
Longtemps.  
Ou peut-être quelques jours seulement.  
Le temps avait perdu ses angles.  
Rien ne l'appelait à repartir.  
Mais elle sut, à un moment, que la ligne reprenait.  
Non parce qu'elle avait quelque chose à trouver.  
Mais parce qu'elle avait quelque chose à déposer.  
Elle n'avait plus d'objet sur elle.  
Mais elle portait encore un pli de présence.  
Et ce pli, elle devait le poser quelque part.  
Pour que le monde s'ouvre encore un peu.  
Pour un autre.  
Un jour.

.

Elle salua d'un regard le lieu sans nom.  
Et reprit la marche.  
Non comme un adieu.  
Mais comme une suite.

.

## Le seuil sans portail

Il n'y eut pas de passage.

Juste une lente dissolution du paysage.

La terre devenait plus friable.

Les couleurs plus ténues.

L'air plus transparent.

Tout était encore là – mais plus rien ne retenait.

Yelena ne marchait plus vers un ailleurs.

Elle ne traversait plus.

Elle accompagnait.

Une forme de fin.

Non dramatique.

Non décidée.

Une fin douce, presque joyeuse, comme une expiration lente à laquelle on ne résiste plus.

.

Elle s'arrêta dans un repli du sol, un creux sans utilité, un recoin comme le monde en produit parfois quand il cesse d'optimiser.

Il y avait une pierre plate.



Elle s'y assit.

Tout était calme.

Mais ce calme n'était plus celui du silence.

C'était celui de la disparition.

Pas une disparition qu'on subit.

Une disparition qu'on choisit.

Pas pour ne plus être.

Mais pour ne plus s'imposer.

.

Elle ferma les yeux.

Et dans cette obscurité, il n'y eut pas de visions.

Mais des présences.

Elle sentit, comme un souffle ancien, toutes celles et ceux qui avaient quitté sans bruit.

Ceux qu'on avait oubliés.

Ceux qui s'étaient effacés.

Ceux dont il ne restait aucun fichier, aucun fragment, aucune trace sociale.

Mais qui, par ce geste de retrait, avaient laissé dans le monde un écart.

Une ouverture.

Un passage sans panneau.

Un seuil sans portail.

.

Elle comprit alors que c'était cela qu'elle portait, depuis le début.

Pas une histoire.

Pas une lutte.

Un geste.

Ancien.

Humain.

Intérieur.

Ce geste qu'on appelle parfois renoncement, parfois désobéissance, parfois sagesse – mais qui, en vérité, ne cherche pas de nom.

Ce geste de se retirer sans haine.

Ce geste d'enlever doucement sa main du monde.

Et de laisser, à la place, un espace.

.

Elle resta là longtemps.

Puis elle s'allongea sur la pierre.

Le ciel était immense, sans menace.

Aucun signal.

Aucun bruit.

Juste un souffle, un peu de lumière.

Et cette paix étrange qui naît quand plus rien ne demande.

Alors elle sentit que le dernier pli en elle se relâchait.

Le tout dernier.

Celui qui tenait encore une forme.

Elle ne chercha pas à le nommer.

Elle le laissa partir.

Et ce fut tout.

.

Fin.

Ou : commencement.

Ou : rien de cela.

Juste cela.

...